

C) ANDRE BACH LE JOURNALISTE SPORTIF

Un homme aussi sportif que l'était André Bach ne pouvait laisser sa plume à l'écart des événements sportifs quand ceux-ci l'inspiraient et/ou la nécessité d'écrire dans les journaux pour lesquels il travaillait. Il avait, pour le *Matin Charentais* d'Angoulême puis, tant à La Rochelle (*L'Echo Rochelais*) qu'à Pau (*L'Indépendant des Pyrénées*) une grande liberté pour traiter les sujets concernant le(s) sport(s) et les bienfaits de l'activité physique sur la route. On n'est donc pas surpris de retrouver de tels articles sous le pseudonyme de Jean Méliès, son grand-père (1).

(1) : La mère d'AB, Rosa Méliès, était une cousine de Georges Méliès, le cinéaste (cf ci-dessus au chapitre I « André Bach : sa famille »)

Une vocation précoce dès 1921 dans *L'Auto*

Sa vocation de journaliste s'est d'abord appliquée dans le domaine sportif et elle fut très précoce. Dans les archives de la famille, on a pu retrouver une lettre de janvier 1921 d'Henri Desgranges, le patron de *L'Auto*, l'ancêtre de l'Equipe (et créateur du Tour de France) adressée à André Bach comme « mon cher collaborateur ». Il adressait régulièrement des articles au journal, espérant peut-être qu'un poste de journaliste lui serait un jour proposé. En 1921, c'est un compte-rendu du match de rugby France-Ecosse qu'il avait adressé à Henri Desgranges. Si on en juge par la réponse du patron de *L'Auto*, le texte devait être savoureux. André Bach ne pouvait écrire un article sans y mettre une pincée d'humour qui rendait ses papiers reconnaissables entre tous. Réponse de Desgranges : « votre lettre (qui) m'a tellement amusée que je ne puis résister au désir de vous en faire tous mes compliments. Voilà de la bonne humeur et de l'humour de bonne qualité. Pensez à nous en envoyer souvent de semblables ». Encouragé par de tels compliments, André Bach ne se priva pas de continuer. Au cas où il l'aurait oublié, il y était même encouragé par Henri Desgranges. Témoin sa lettre de la fin 1921. « Je crois que c'est votre modestie qui vous empêche de répondre à ma précédente lettre car je vous sollicitais très carrément si ma mémoire est bonne de nous envoyer de temps en temps, quelques pensées de forme si originale et de fond si sensé. Mais je ne veux pas insister, pensant bien que vous ne nous oublierez pas à l'occasion ».

Beaucoup de ces articles étaient l'occasion pour A. Bach de moquer ceux qui assistaient aux rencontres sportives sans avoir l'esthétique du sportif, « les obèses et les ventrus », tous ceux pour qui « le sport, c'est l'effort des autres ». Parfois, il développe plus longuement « Ne considérez-vous pas sans étonnement ces braves gens qui, conquis à l'idée sportive, ne manquent pas une réunion, *supportent* avec passion leur club et leur sport favori, vibrent devant un bel effort, « discutent le coup », souvent avec compétence et malgré tout cela, restent dans l'inertie. (...) Pour eux, le sport, c'est l'effort des autres. »

Ses chroniques « localières » sont fréquemment émaillées d'articles dans lesquels il glorifie ceux qui, à ses yeux, ont élevé leur course à la hauteur d'une performance et ce, quelle que soit la discipline. Ainsi en 1932, il salue l'exploit de deux coureurs ayant relié Hanoï à Paris et en profite pour régler ses comptes avec les sceptiques et leur éternel « A quoi cela sert-il ? » Cette performance « nous rappelle qu'il y a encore chez nous des hommes ». L'humour de la plume patine souvent l'ironie de situation comme le compte rendu d'un match de boxe à Londres entre deux (poids) coqs pour le cœur d'une belle. « Si cette coutume se

généralisait, ce serait le plus formidable encouragement ne qu'ait jamais reçu le mouvement sportif ! ».

Sa conclusion s'impose, elle va de soi « Quand ma fille sera en âge de se marier, je lui suggérerai s'imposer à son futur de faire le Tour de France à bicyclette : je verrai si le gaillard a de la suite dans les idées ». (JPC : le futur gendre d'AB ne pratiqua aucun sport !)

« Pour rien au monde, il n'oublierait d'écrire sur le Tour de France, l'une de ses passions ».

Et pourtant...Le 12 juillet 1933, il publie un papier « Souvenir du Tour de France » dans *L'Echo Rochelais* où il s'excuse d'avoir négligé la Grande Boucle « Je m'aperçois que par une inconcevable étourderie, je n'ai pas fait le papier qu'annuellement je consacre au « Tour de France », ce tour auquel se cristallise tant de souvenirs de ma génération ». Ainsi le 20 juillet 1933, André Bach étant le « badaud » journaliste, son « Carnet du Badaud » a pour titre « Suite d'un coup de pédale ». Cette arrivée d'étape à La Rochelle fut un sujet de polémique entre adversaires politiques qu'André Bach s'empressa d'enfourcher défendant la municipalité qui était accusée par ses adversaires (et le journal *La France*) de négliger les coureurs, ne faisant rien pour les accueillir. Ficelle un peu grosse avant les élections qu'André Bach s'empresse de dénoncer. Il se gausse de ces Tartarin de mauvaise foi et dresse le programme que pour complaire à ces messieurs, les édiles rochelais auraient dû prévoir avec champagne, petits fours, bals musette... pour amuser les coureurs qui avaient préféré séances de massage, repas diététiques et bon sommeil.

Le matin du départ des coureurs de La Rochelle pour Rennes, André Bach est évidemment au milieu d'eux place de Verdun. On le sent heureux au contact de tous ces champions qu'il admire : Leducq « que tous appellent Dédé comme s'ils avaient été à l'école avec lui », Trueba « le roi de la montagne », Speicher « parce qu'il a le maillot jaune », Lapébie « parce qu'il est régional », Gaillot « un vrai régional celui-là qui se sent chez lui à La Rochelle ». Il termine son article (signé Jean Méliès) par un portrait admiratif d'Henri Desgranges dont on se souvient qu'au début des années 20, il lui avait transmis plusieurs articles publiés dans *l'Auto*, l'ancêtre de *l'Equipe*. Les courriers chaleureux de Desgranges avaient été appréciés et il s'en était sans doute fallu de peu – que les deux hommes se rencontrent tout simplement – pour que Bach à la plume incisive et colorée du journaliste sportif ne rejoigne l'équipe du père Desgranges.

« La bicyclette ... la griserie des randonnées ... la vision des beaux paysages »

Au début de juillet 1934, nouvel article à la gloire du « Tour » : « A la gloire du Vélocipède et du Tour de France ». Il réunit dans le même hommage « son » sport et le Tour. « Ce qu'il y a de merveilleux dans ce véhicule, la bicyclette ne doit rien aux grandes inventions des temps modernes (...) Ce qui est simplement merveilleux. (...) Nous lui devons d'avoir connu et de connaître encore, la griserie des randonnées, la vision des beaux paysages de France, la libération des contraintes journalières et la santé. » Quant au Tour, il comprend et partage « l'engouement » qu'il suscite. En ces temps où l'automobile gagne de plus en plus de foyers, le Tour « par l'exemple de l'effort refait de la bicyclette la véhicule de transport et de tourisme idéal à la portée de tous ceux qui veulent se donner un peu de peine. Je me considérerais comme ingrat et indigne de monter sur mon vélocipède si je ne lui rendais pas annuellement ce solennel hommage. »

Le Tour de France à La Rochelle

Le lendemain, nouvel article et pour cause. L'arrivée de l'étape était à La Rochelle. L'article de Jean Méliès (AB) s'étale ce jour-là sur 3 colonnes sur la Une du journal et c'est l'occasion d'évoquer un vieux souvenir. Il y rappelle que c'est le Tour de France qui lui permet de connaître La Rochelle pour la 1^{ère} fois. C'était quelques années après la fin de la guerre. L'étape, des Sables à Bayonne, était longue de 480 kilomètres et les coureurs passaient à La Rochelle à 3 heures du matin. Cette nuit-là, il tombait des cordes sur La Rochelle, « Les suiveurs qui étaient en torpédo – comme c'était mon cas – étaient trempés comme des rats d'égout en arrivant au contrôle de ravitaillement de La Rochelle ». Le 24 juillet, l'Echo Rochelais consacre 4 pleines pages de photos au Tour de France. Comment ne pas y voir la « patte » d'André Bach.

Ces articles sportifs se feront plus rares par la suite. On peut quand même relever le 23 juillet 1934, une page et demie sous la signature AB pour relater une course cycliste qui s'était déroulée la veille à La Rochelle. On le sent à l'aise dans ces articles, bien loin des articles polémiques dont il était par ailleurs coutumier. Ses articles du mois de juillet seront fréquemment consacrés au Tour de France, cette course qu'il chérissait entre toutes. Cette année-là, la victoire finale d'Antonin Magne ne dut pas lui déplaire : c'était un Français ! c'était aussi un homme aux valeurs morales élevées, la suite de sa carrière comme directeur sportif devait amplement le prouver.

La même antienne se reproduit chaque année au mois de juillet. André Bach publie quelques articles en 1935 d'autant que La Rochelle est ville-départ de l'étape qui conduit les coureurs à La Roche sur Yon. La veille, l'arrivée avait eu lieu à Rochefort.

Parfois des petites courses locales étaient honorées d'un article comme ce 30 juillet 1935 où bien loin du Tour le club des olympiens organisait sa course annuelle.

En 1936, pour la première fois depuis 1933, aucun article d'André Bach n'a été écrit sur le Tour de France (1). Il aurait pourtant eu matière à en écrire puisque La Rochelle était à nouveau ville-étape (Saintes-La Rochelle 75 Kms), étape remportée par le belge Sylvere Maes, futur vainqueur du Tour.

(1) : En juillet 1936 AB est sollicité pour rejoindre *L'Indépendant des Pyrénées à Pau*, cf ci-après le sous-chapitre III du chapitre IV « AB le journaliste » par Jean-Pierre Carlier.

AB à La Rochelle, Président d'honneur du Groupe cyclotouriste rochelais

Mais au-delà des grandes épreuves, le journaliste/localier ne manquait jamais une occasion de mettre en valeur des hommes – sportifs ou dirigeants – qui se distinguaient au plan local. En septembre 1934, il ne pouvait manquer de relater une belle journée de cyclisme à La Rochelle avec le matin, une course de jeunes de Tasdon à Surgères et l'après-midi une autre course destinée à leurs aînés. Certes le vainqueur des adultes – Clergeau – « mérite un coup de casquette » mais les jeunes en méritent tout autant qui « surent démontrer que le vélo fait des hommes bien trempés ! »

En 1935, le challenge Martini-Rossi (course en tandem) se déroulait à La Rochelle. Occasion unique pour André Bach (même si l'article n'était pas signé, on reconnaît sa « patte ») qui parcourait en tandem avec Germaine les routes de France de célébrer l'évènement. « Le tandem fut le grand vainqueur de la journée » concluait-il son article. L'année suivante, sous la plume de J. Méliès, la même manifestation est honorée d'un article dans *l'Echo Charentais* d'autant que les Etablissements Martini et Rossi s'étaient retirés de l'organisation et que le flambeau avait été repris par le Groupe cyclotouriste rochelais. On comprend en fin d'article pourquoi il n'avait pas signé l'article sous son nom : « Un vin d'honneur leur fut offert au Café des Colonnes où notre collaborateur André Bach, président

d'honneur du groupe leur souhaite la bienvenue en quelques mots, exaltant la forme idéale de voyage qu'est le cyclotourisme ».

Quand AB prend la tête d'une fronde des cyclotouristes contre une piste ... cyclable !

Les cyclistes ne doivent pas pour autant se croire tout permis. Il lui arrive de fulminer contre ceux auraient pu se dispenser de leur vélo ce jour-là. Ainsi en juillet 1933, s'interroge-t-il « Que viennent faire les bicyclettes dans un marché ? ». Les dents de scie d'une pédale étaient entrées dans sa chair ! Conclusion sans appel du cycliste André Bach « la bicyclette tenue par la bride dans un rassemblement est une grosse gêne à une circulation déjà pénible. »

Au-delà des compétitions, André Bach ne manquait pas une occasion de réagir aux conditions de pratique de leur sport par tous ceux qui le faisaient d'abord pour leur plaisir. Ainsi à La Rochelle, dans *L'Echo Rochelais*, crut-il bon d'intervenir dans une querelle consécutive à la mise en place d'une piste cyclable près d'Aytré. En pratiquant de la bicyclette, il s'était vite rendu compte que ce qui était livré était inadapté à la pratique du vélo. Dans son article, il prenait la tête de la fronde des cyclotouristes contre cette piste. Le relais était pris par le Président Miaux (1) dans une lettre à l'Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées. On doute qu'il fut satisfait de la réponse du dit Ingénieur en chef qui faisait surtout savoir que « seront disposés sur la piste et sur la chaussée des panneaux destinés à faire connaître aux cyclistes que conformément aux dispositions de l'article 54 du Code la route, l'usage de cette piste est pour eux obligatoire. »

(1) : Président de l'Automobile Club de La Rochelle. Avocat et homme politique de gauche bien connu localement. Cordialement proche d'AB. Jean-Pierre Carlier

La passion du sport dès son plus jeune âge

Nulle part mieux que dans une série d'articles commencée en décembre 1936 dans *l'Indépendant des Pyrénées*, il n'expose sa passion du sport qui chez lui est née très tôt. Cette longue série d'articles a été rédigée à la demande de Charles Lagarde en charge des pages traitant de l'actualité sportive à *l'Indépendant*. Dès son plus jeune âge, il allia la pratique et l'intérêt pour le sport. L'intérêt, il le trouvait dans l'actualité sportive par la lecture des journaux sportifs de l'époque – *le Vieux Vélo et la Vie au grand air* – avant l'arrivée en 1901 de *l'Auto*. Evidemment, il fut très vite un « pratiquant » grâce à son père et à ses deux frères aînés « qui m'injectèrent le virus sportif ». Le cyclisme était le sport-roi en début de 20^e siècle et c'est à cette époque-là qu'André Bach fut saisi d'un virus pour ce sport qui ne le lâcha plus. Il jette quelques larmes de regret sur un sport – le seul qui concurrençait alors le vélo – la lutte qui finit par être « tué par les mercantis et la naïveté du public ». En fait, ses vrais débuts de « sportif » - encore en herbe – il les fit à l'école par la course à pied en faisant des tours du jardin du Luxembourg en tenue d'écolier. Il n'était pas question d'acheter une tenue pour rejoindre ses frères. « Je n'avais pas d'argent pour acheter un maillot de quarante sous, une culotte de trente, une paire d'espadrilles à quatre-vingt-quinze centimes. »

Sa première découverte du sport de « haute compétition » sera en 1901 quand il assista, « ébloui » au passage de Paris-Brest-Paris, « prodigieusement gravé dans ma mémoire. » Il y avait certes les coureurs, « Miller l'Américain, Gougoltz le Suisse, et Simard surnommé « la pipelette » qu'il connaissait tous mais il y avait aussi l'animation qui régnait tout autour ; « tout cela créait une atmosphère extraordinaire parmi une puanteur de pétrole (chaque coureur était précédé d'un *derny*) que je trouvais exquise et le dénommé Colot (*le charcutier*

du bord de route) vendit plus de saucissons et de vin blanc en cette matinée que durant les dix années précédentes ».

AB à 14 ans : « La marche des banquiers, 40 kms, Paris-Versailles »

Ses premières « compétitions » furent celles qu'il fit au sein de « La marche des banquiers », longue de 40 kilomètres entre Paris et Versailles en 1904. Il avait quatorze ans et travaillait au CNEP. Pour une « première », ce fut la gloire ! Le jeune Bach remporta ce jour-là le trophée réservé aux jeunes de moins de 16 ans. Il avait marché plus de 4 heures et demie et reconnaît, modeste, qu'ils n'étaient que deux dans cette catégorie. Il est bien capable d'avoir forcé un peu sa plume en racontant son arrivée le lendemain au bureau : « le chef de bureau qui ordinairement me donnait ou me promettait des coups de pied au derrière, me serra sur son cœur et naïvement, je croyais que ce changement d'attitude aussi bien physique que moral serait durable. Tous les employés m'entouraient et m'interrogeaient au risque de retarder les transactions bancaires ; on me prédisait que je serai un grand champion et cent fois je dus refaire le récit de ma course au point qu'inconsciemment, il m'arrivait d'ajouter des détails imaginaires. »

Mais le meilleur était encore à venir. Le gagnant avait droit à un trophée. « Abondamment escorté, je me rendis au Matin, pour chercher mon objet d'une valeur de 150 francs et un huissier solennel m'introduisit dans une pièce aussi solennelle que l'huissier où un vieux monsieur aussi solennel à lui seul que l'huissier et la pièce réunis, rangeait des objets divers : les prix. Il s'enquit de mon identité, me fit remettre le ticket qu'on m'avait donné la veille puis, à un bout de table, me montra un objet d'art en me disant : Prends ce truc-là, c'est ton prix. (...) Ce pouvait être l'ange convoquant les populations dans la vallée de Josaphat ou le maréchal des logis Trompette mettant fin aux querelles de murs mitoyens. Une inscription sur le socle identifiait le personnage perché dessus : c'était la Renommée ! » Quelle poupouille que ce trophée « abondamment vert-de-grisé » ! Les copains s'en gaussaient « Ton machin ça vaut trois francs soixante-quinze au marché aux puces ». Et dire qu'on lui avait promis 150 francs ! Le malin finit quand même par gagner 50 francs en mettant l'objet en loterie dans ses bureaux. Avec ces premiers sous, il décida « de jouir de l'existence ». Jouissances bien sages consacrées à sucer des glaces, à faire du canot au Bois de Boulogne et à se payer l'entrée à la Cipale pour voir l'arrivée de Bordeaux-Paris. Au sortir du vélodrome, il n'avait plus en poche que 20 centimes. Pas seulement car il avait confié 30 francs à « un brave homme de mon bureau ». Cette petite fortune, il allait la consacrer à l'achat de son premier vélo. Et avec ce vélo, chaque dimanche, le jeune Bach partait du côté du Cœur-Volant effectuer 100 à 150 kilomètres. Et il fut heureux dans « le charme des champs et des bois avec la faim qui vous coupe les jambes, la soif qui vous fait descendre devant la fontaine et le vent qui vous envoie dans le fossé. » Ce bonheur des longues sorties en vallée de Chevreuse prit fin brutalement un jour où son vieux biclou rendit l'âme en se coupant en deux.

1904 : le tour pédestre de Paris

Il revint alors – plus par nécessité qu'avec passion – aux sports pédestres. Une belle occasion se présentait devant lui en 1904 avec le Tour de Paris. La 1^{ère} édition de ces 40 kilomètres de marche fut remportée par un de ses amis, Janvier, qui devait perdre une jambe en Artois. Au milieu d'une ambiance folklorique de 1500 concurrents, André Bach termina à une honorable 53^e place. Pas de trophée ce jour-là mais « une honnête fatigue musculaire et un renforcement de mon amour pour la compétition sportive. » Le virus de la course à pied avait frappé et il allait y entrer de plein pied en prenant une licence à la Société

Athlétique de Montrouge (commune près de Paris) qui disposait d'une piste en cendrée, la première de France.

Dans le 12^{ème} épisode du très long article consacré à ses souvenirs sportifs dans *L'Indépendant des Pyrénées*, il préfère taire ce que furent ses performances et choisit de rendre hommage à ceux qui étaient alors les meilleurs du club, Neveu « un homme d'une classe extraordinaire », Cibot et Orphée « spécialiste des courses de longue haleine, six jours compris », et tous les autres qui « pour rien, pour l'honneur, étaient toujours prêts à se rencontrer avec les as de l'athlétisme. » Il lui arriva même de servir de « lièvre » lors de la tentative de Ragueneau de ravir le record du monde de l'heure au britannique Watkins. Peine perdue. En 1908, André Bach était à Londres, envoyé par son patron pour faire du commerce et il en profita pour assister à un marathon auquel plusieurs coureurs français étaient engagés et aussi pour bien connaître une jeune anglaise (cf la chapitre I « AB et sa famille »). Quel bonheur quand Siret aux côtés de qui il avait couru et pour qui il s'était déplacé à Londres franchit la ligne d'arrivée en vainqueur ! « Il faut avoir vécu à l'étranger pour savoir ce qu'une victoire française peut vous y faire plaisir. »

Souvenirs sportifs d'AB dans L'Indépendant des Pyrénées (1937)

Commencé en décembre 1936, il termine en mars 1937, ses longs souvenirs sportifs (15 longs articles dans *L'Indépendant des Pyrénées*) par un resquillage qu'il « commit » à l'occasion d'une rencontre entre deux grands boxeurs français Jeannette et Mac Vea. Que n'aurait-il fait pour assister à ce combat ? N'ayant pas le premier sou, il attendait sagement devant la salle de sports quand il s'aperçut qu'il n'y avait plus personne pour contrôler les entrées. Tout le monde était à l'intérieur. Il poussa une porte puis une seconde, s'engagea dans le bâtiment, entendait les cris des spectateurs et finit par arriver dans une loge d'où il crut assister au dernier round du combat. Ils en étaient au 15^{ème} mais le combat continua jusqu'à la 48^e reprise quand « les soigneurs de Sam Mac Vea firent voltiger une éponge dans le ring. »

Son 15^{ème} article est un hommage à la culture sportive anglaise. « C'est en Angleterre que je complétais mon initiation sportive et que j'appris la technique de la plupart des exercices physiques. » Mais en 1937, il était maintenant un vétéran et même s'il avait continué à courir y compris « en 1925, le championnat de Paris de cross-country », le vélo avait depuis longtemps remplacé la course à pied. Pour terminer ce très large tour d'horizon André Bach se fit plaisir à citer quelques vers d'un poème écrit par son ami le docteur Ruffier et lut au déjeuner d'un club cycliste pour vétérans :

« Jusques à cent sept ans
Dussent nos barbes blanches
Se prendre en voltigeant
Dans les rayons,
Nous cyclerons, nous cyclerons ! »

André Bach : « Je vais essayer de faire L'Aubisque ... ce Seigneur »

A la fin du mois de décembre 1940, André Bach mit au clair dans un article de *La Petite Gironde* ses idées sur le cyclotourisme en montagne. Article superbe – article testament - d'un homme mettant sa plume au service des mille et un plaisirs qu'on peut éprouver (à vrai dire que lui-même avait éprouvés et éprouvait toujours) lors de ces longues sorties où il prenait « l'assaut des cimes » (titre de l'article). Dégageons quelques passages de cet article qui s'étalait sur 6 colonnes en pleine page. « le cyclotourisme en montagne, un sport magnifique par les satisfactions de toutes sortes qu'il procure, satisfactions touristiques et

physiques qui valent bien la peine de passer pour fou » (un avocat palois avait traité de fou un client qui avait fait le pari stupide de monter le col d'Aubisque à bicyclette). Cet article est une mine de conseils techniques donnés aux amateurs. « On peut donc conseiller aux candidats grimpeurs de rouler très souvent sur des parcours de 40 à 80 kilomètres en employant un assez grand développement, même contre le vent. Par exemple, pour les palois, aller de Pau à Soumoulou ou revenir d'Artix à Pau par vent contraire avec un « six mètres » représente un effort et une cadence qui s'apparentent à une échelle réduite à la montée d'un col (...) En cyclisme montagnard, le style est un aide précieux car il s'agit d'allier la souplesse à la force ».

L'article est aussi l'occasion pour lui de témoigner de son expérience du « dosage des efforts » tirée de ses multiples ascensions du col d'Aubisque. Il nous donne là, l'occasion de l'accompagner au long de la montée du col mythique. « Dans l'Aubisque, la montée Laruns-Eaux-Bonnes n'étant qu'un hors d'œuvre facile, 4 mètres font l'affaire, jusqu'à l'entrée de la xxxx (mot illisible), mais là, je n'hésite pas à mettre tout petit, 2 mètres environ, car il faut monter la rude pente dans la ville (des Eaux Bonnes). Ensuite, on n'aura pas le droit des souffler jusqu'au pont du Goua sauf sur quelques dizaines de mètres sur le pont d'Isco. Entre ces ponts, c'est à mon avis, le plus dur d'Aubisque et si j'arrive en bon état au pont du Goua, je commence à considérer l'affaire comme dans le sac mais je conserve le « petit » jusque bien au-delà de Gourette. Après Gourette et plus généralement aux Crêtes Blanches, alors que la fin est en vue, et que je sens l'écurie, si tout va bien, je mets un peu plus grand ».

Il faudrait tout citer dans cet article – l'alimentation (« l'alimentation d'un solide repas ne m'a jamais empêché de monter...à condition de ne pas prendre ce solide repas au pied même d'un col ») – le matériel et les braquets – se vaincre soi-même – l'explication avec la Faculté (de médecine).

Ces géants des Pyrénées, il faut les respecter. En quelques lignes, André Bach montre bien – si nous en doutions encore – vers lequel vont ses préférences. Il monte le Tourmalet mais il craint l'Aubisque. « L'Aubisque et le Tourmalet sont de grands seigneurs qui ne se laissent pas taper sur le ventre et il faut les aborder avec respect. Alors que je dis « Je vais faire le Tourmalet », je ne dis jamais « je vais faire l'Aubisque ! » mais bien « Je vais essayer de faire l'Aubisque ! » Peut-être est-ce superstition ou crainte de mécontenter à l'avance ce puissant et hautain **seigneur !** »